

LE CORPS COLLECTIONNEUR

Des textes de Louis Caron,
Denise Desautels, Christiane Frenette,
André Gervais, Charles Guilbert, Réginald
Hamel, Micheline La France, Marc Lesage,
Annie Molin Vasseur, Jean Royer, Gilles Tibo,
Élisabeth Vonarburg et
des œuvres de Michel Lagacé.



LE CORPS COLLECTIONNEUR

LES HEURES BLEUES

Case postale 219
Succursale De Lorimier
Montréal (Québec)
H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

info@heuresbleues.com

<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde (France)
www.librairieduquebec.fr/

Export Livre (ailleurs dans le monde)
order@exportlivre.com
www.exportlivre.com

ISBN 978-2-922265-14-5 (PAPIER)

ISBN 978-2-924063-61-3 (PDF)

ISBN 978-2-924063-60-6 (EPUB)

DÉPÔT LÉGAL : BANQ ET BAC, 2002

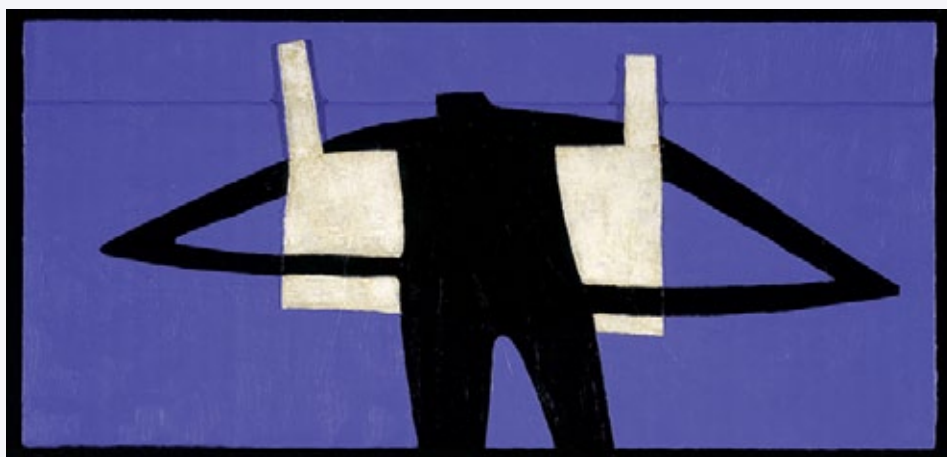
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
© 2002, Les Heures bleues

Éditions électroniques :
Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel
info@vertigesediteur.com

Les Heures bleues reçoivent, pour leur programme de publication, l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

LE CORPS COLLECTIONNEUR

Des textes de Louis Caron,
Denise Desautels, Christiane Frenette,
André Gervais, Charles Guilbert, Réginald Hamel,
Micheline La France, Marc Lesage,
Annie Molin Vasseur, Jean Royer, Gilles Tibo,
Élisabeth Vonarburg et
des œuvres de Michel Lagacé.



Les heures
bleues

Les cartons bleus

PENDANT un certain temps, j'ai collectionné des signes que j'ai peints en noir sur de petits cartons, comme d'autres collectionnent des bouts de ficelle. Chaque carton est une rencontre, la rencontre fortuite d'une forme retenue dans les moments anodins et parfois ambigus du quotidien : le profil d'un objet banal qu'on ne remarque plus ; des figures dessinées par le corps dans les activités de tous les jours ; des motifs sur un vieux mur. Ces formes-épaves qui sollicitent le corps collectionneur¹ en moi ont fini par prendre les traits d'un signe sur l'un ou l'autre des cartons laissés en permanence sur la table de l'atelier.

J'ai continué à intervenir sur ces cartons en y juxtaposant d'autres formes, cherchant peut-être à retenir l'espace microscopique qu'occupe chacun de ces signes dans l'accumulation et l'éblouissement de leur apparition.

Comme bien d'autres s'entourent d'objets trouvés ou choisis, j'ai fini par m'entourer de ces signes. Leurs formes sont les témoins privilégiés de mes secrets, mais rien ne m'assure de leur silence.

MICHEL LAGACÉ

I C'est aussi le titre d'un tableau de grandes dimensions réalisé en 2000.

Inventaire en forme de questions

REMONTENT les odeurs. Claquent les couleurs. Tambourinent les sons. Tout ce qu'on a vécu se dépose au fond de nos eaux intérieures. Nos tempêtes fracassent ces vestiges. L'oubli ensable les souvenirs. Le temps pourrit les émotions. Ne subsistent que les éléments les plus purs. Ou les plus durs.

Mais ce fatras n'a ni ordre ni sens. Les diplômes que je n'ai de toute façon pas eus n'auraient pas été conservés. Pas davantage « le plus beau jour de ma vie » : était-ce d'ailleurs celui de ma première communion ou celui de mon premier mariage? Emportés par l'ouragan les jours de paye, ma première auto, même l'instant où je me suis fondu pour la première fois à une femme.

Subsistent les brindilles, les coquilles et les béquilles. J'ai une paire de lunettes qui repose depuis 1964 au fond de la rivière Nicolet. Je dus ce jour-là tirer mon voilier sur la rive et rentrer à pied, le paysage auréolé par ma myopie. Je m'en souviens comme d'un de mes plus grands moments de bonheur.

Je perpétue l'émoi d'une nuit glaciale où j'ai marché sur la croûte de neige durcie, dans le sillage de la lune, à la rencontre de mes élans poétiques. L'air coupant comme une huître. Et pour parler franchement, j'ai un profond attachement pour les boules de mousse que la vie déposait au fond des poches du petit garçon

que j'ai été. Je donnerais certains livres et quelques musiques pour rentrer en possession d'une de ces boules de vie.

Où est passée la toupie que mon père avait « gossée » dans un noyau de pêche ? La pièce de cinq cents qu'il avait déformée en logeant une balle de 22 en plein dans la face du roi Georges VI ? Les bretelles de ses culottes de chasse ?

J'entends toujours le grincement de la porte de l'armoire haute où il entreposait ses cartouches et ses fusils. Je m'ensanglante encore les jambes avec innocence en marchant dans les hautes herbes coupantes de mon enfance.

J'emmène souvent mon fils de six mois dans la forêt voisine, protégeant des moustiques son visage tendre, pour lui proposer le kaléidoscope des feuilles dans la lumière. Il m'a révélé l'autre jour, à vingt-quatre ans, avoir conservé un attachement viscéral à cette futaie primitive. Se pourrait-il qu'on sème en collectionnant ?

Je tiens chaque jour dans mes bras le premier bébé mouillé que ma fille me prêta un instant, un midi d'été, sésame qui fit s'ouvrir devant moi la porte de la maturité. Se pourrait-il qu'en collectionnant on se perpétue ?

Même éveillé, dans la rêverie consentie, certains diraient « dans la lune », je fais l'inventaire de ce qui me constitue. Une panoplie d'objets tangibles ou évanescents, remémorations confuses et coulées d'émotions. À l'heure de ma mort quotidienne sur l'oreiller, je recense le sens de ces vestiges. À chaque répétition de l'inexorable, je fouille encore plus profond et me retrouve toujours plus lourd d'un son, d'une odeur ou d'une impression. Même l'interdit, jusqu'au refusé qui participait à ma joie. J'avais

droit à une bouteille de « liqueur » quotidienne au restaurant du bout de l'île. Pas n'importe laquelle. Une orangeade. J'anticipais le temps béni où je boirais du Coke. Depuis qu'il m'est autorisé, je n'en veux plus.

J'avais huit ou neuf ans. Je me réfugiais au chalet de nos voisins. C'étaient deux vieux. (Ils avaient moins que mon âge aujourd'hui.) Ils parlaient peu, m'admettant dans leur intimité tranquille. Mes parents m'avaient bien mis en garde : ces gens-là mangeaient de la barbote et de l'anguille. J'affrontais le danger pour m'accorder le plaisir de l'odeur. Ce chalet sentait le renfermé. Puissé-je mourir en emportant l'effluve de ce que Bachelard a qualifié de « rêveries du repos ».

Le midi, à la table familiale, c'était l'heure des remontrances. Mon père confrontait mon insouciance d'adolescent à la grandeur hagiographique de son propre père. Un homme comme il ne s'en fait plus, disait-il. Un être d'exception. Je travaille aujourd'hui devant la photo de ce modèle. On le voit à son bureau, un chapeau melon sur la tête, inscrivant quelque donnée précieuse sur un cahier.

Maintenant que j'ai dépassé leur âge à tous deux, je ne m'étonne plus de leur ressembler. J'ai la barbe du premier. Le second marque encore ma joue d'un baiser hérissé de moustache. Qu'ont-ils emporté pour affronter l'inconnu ? Une pincée de regrets. Le souffle d'un élan. Et la certitude, peut-être, qu'un jour je continuerais la collection. La génétique, une autre forme de spicilège ?

Quarante ans plus tard, c'est un oncle que j'ai accompagné aux portes de la mort. Les derniers temps, il ne voyait plus

que faiblement et d'un seul œil. Sa canne lui était autant encombrement qu'appui. Il s'entêtait pourtant à participer au rituel de la vie. J'étais son accompagnateur attitré. Au début, je lui prêtais le bras.

À la fin, je le prenais carrément par la main. Deux enfants, le vieillard et le grisonnant. Quand la proximité du mystère se fait trop menaçante, la chaleur de sa vieille main tremblante me soutient.

Mais c'est surtout par l'œil crevé de mon frère que je persiste à contempler la beauté du monde. Il reposait sur la dalle de la morgue, enrobé d'un drap blanc, ses pieds déchaussés émergeant du néant. L'accident lui avait fracassé la moitié du crâne. Son œil intact exprimait l'étonnement. L'autre s'ouvrait en vain sur ce qu'il ne verrait jamais plus. J'emporte son œil crevé comme un talisman.

Mais aussi les joies ! Il y a quelques jours à peine, une symphonie de salicaires sur les berges de la rivière m'a mis en liesse pour toute une vie. Le couchant empourprait leurs épis. Un frisson et, soudain, j'ai entraperçu la fuite d'une princesse indienne marchant sur un sentier vieux de cinq cents ans. Je me suis immédiatement reconnu une parenté avec elle.

Ce qui m'a ramené au temps où j'explorais les berges de l'île avec mon frère. Nous étions en quête de trésors, bouts de bois et cailloux polis par l'eau. Il n'était pas rare qu'un butor nous fasse envoler le cœur en agitant l'air de ses ailes effrayées. « Maudit butor ! » Nous n'avions pas le droit de dire « maudit ». J'emporte aussi l'interdit transgressé.

L'automne et le printemps étaient la saison des malles. Pensionnaires pour notre plus grand bien, l'ouverture et la fermeture de ces valises scandaient notre destin. Les beaux mouchoirs neufs et les chaussures brillantes ! J'aimerais partir pour l'au-delà dans ma vieille malle parfumée de lavande, les mains non pas recroquevillées sur un chapelet en cristal de roche, mais tendrement refermées sur l'un de ces mouchoirs blancs. Drapeau de la résignation. Je me rends !

Les pieds boueux parfois aussi. Toujours avec le frère, nous avançons dans l'eau peu profonde pour surprendre les « queues de poêlons ». Ces têtards insoucients se laissent attraper. Nous les conservons dans des bocaux de tabac vides. Rares étaient les alevins qui parvenaient à la mutation. Comment aurions-nous pu savoir que nous étions nous-mêmes le lieu de toutes les métamorphoses ?

Puis ce furent les livres. Prix de fin d'année comme il se doit. Je les lisais sur le grand divan rouge qui laissait l'empreinte d'arabesques de velours sur mes cuisses nues. Ristontak, illustré par Robert Lapalme. Arlette Cousture m'a révélé, voici quelques années, avoir conservé intact ce passeport de l'enfance. Le mien repose en moi, entre cœur et foie, dans le secret de mes alchimies. De temps à autre il distille une belle image dans ma littérature.

Je thésaurise aussi le souvenir de nuits passées à ressasser le feu de nos amours, aux premiers temps de ma vie commune avec ma compagne d'aujourd'hui. À la limite de la lueur du foyer extérieur, les yeux de nos trois chèvres allumaient des braises étonnées devant ce rituel de commencement du monde. Cette femme occupe toujours ma vie. Nos chèvres sont devenues des constellations qui instruisent nos navigations.

Et je ne serais pas étonné que ma promenade nocturne d'hier en pédalo sur la rivière, dans l'éblouissement d'une lune d'insomnie, n'émerge de mes années à venir. On ne collectionne que ce qui n'a pas été perçu comme précieux à l'origine.

Que de fragments ! Certains flottent en courants d'air invisibles. D'autres se sont logés dans le cœur de mes amis. Plusieurs ne m'appartiennent plus en propre. En terme d'une vie, on est soi-même collectionné.

À l'instant de mourir, auquel de ces fragments vais-je m'accrocher ? De quoi aurai-je l'air en frappant à la porte de l'au-delà, un butor effrayé à la main ? Quelle attitude auront les saints du paradis quand je me ferai une place parmi eux, dégageant l'odeur de renfermé du chalet de nos voisins ? Et s'il fallait que la vie ne se survive pas et que mon esprit dérive à l'infini comme un œil crevé parmi les galaxies, laissant derrière lui une traînée d'eau de lune agitée de « queues de poêlons » ? Peut-être le destin universel m'entraînera-t-il à coloniser de têtards quelque lointaine planète ? Qui dit que je ne possède pas, dans le réduit de mes gènes, un infime grain de cette poussière d'étoiles dont parle Hubert Reeves ? En fin de compte, si j'étais moi-même un corps collectionné, mousse de vie dans la poche du grand corps collectionneur de l'univers ?

LOUIS CARON

Le corps des mots

TU ES ce mot
Que tu lis
Et tu habites
Sa mémoire.

Tu es ce mot
Qui te renouvelle,
Qui te vient d'un désert

Inépuisable.

J

Ce mot d'être et d'errance.

Ce mot, don du silence
Qui appelle le jour.

Et toi qui vas vers la nuit.

K

Ce mot d'ombre et lumière.
Ce mot de l'aube
Jusqu'à la chute.

Et toi qui vas creuser le puits.
Ce mot, cri et chant.

Ce mot qui te met au monde,
Point de rencontre de l'espace et du temps.

Et toi à l'écoute de la source.

K

Ce mot couleur de sable.

Ce mot d'un corps de langage
Passager des lumières.

Et toi qui interrogues la mer.

B

Ce mot, splendeur et mystère.

Ce mot d'un autre mot
Où s'abîme l'origine.

Quelle beauté répond de ta douleur ?

F

Tu as recours aux mots,
Ces choses familières

Qui font le pont avec la vie
Contre la douleur de la perte.

Qui traversent les heures
Nues.

Les mots,
Ce projet d'existence.

C

Mots du rêve
Et de la lenteur,
Mots qui pensent.

Vous habitez le temps
D'une caresse-conversation.

Mots de la rumeur
Des corps, Mots du désir,
Qui précèdent l'étreinte.

Vous me donnez votre poids
D'amour et de chagrin.

J

En chaque mot
L'histoire d'un regard
Et le dialogue des corps.

En chaque mot
D'autres mots
Venus d'autres langues.
Le parcours amoureux
Des voix
De l'inouï.

K

Clair-obscur
Que le temps invente,
Mots des siècles qui bougent
Vers nous.

Scintillements
Du désir,
Ce qui tremble
Dans la langue.

Mémoire du vivant
À la source des étoiles.
Lumière de l'absence
Noir sur blanc.

J

Mots-souvenirs
Qui habitent ta vie,
Mots qui t'aiment
D'une langue maternelle.

Ils arrivent
Et t'accompagnent
Si tu les convoques
Dans la mémoire de l'écriture.

I

Tu désespères
De ta voix.

Sans les mots
Tu meurs.

Quelle vie
Est sans visage ?

— Les mots seront
Mon dernier recours.

JEAN ROYER

Le fil d'Ariane

SUR LE MUR, près du lit de ses parents dans la chambre que la petite fille partagerait longtemps avec eux, il y avait une affiche haute en couleur, tirée d'un des magazines de bandes dessinées pour enfants dont elle regardait les images en devinant plus ou moins le texte : elle avait quatre ans. On y trouvait les édifices propres à une petite ville du Far West, saloon, marchand de chevaux, magasin général, bureau du shérif, autour d'un circuit compliqué de rails qui se croisaient et se recroisaient apparemment à l'infini, dessinant un labyrinthe dont il fallait trouver la sortie. Voyageant de nulle part vers nulle part, une petite locomotive suivie de trois wagons s'y promenait, immobile.

Pendant les moments de solitude (des journées entières lui semblait-il), la petite fille se haussait sur la pointe des pieds et, d'un doigt appliqué, elle suivait les rails en essayant de trouver la sortie. Il n'y en avait pas. On pouvait s'arrêter au magasin général, chez le shérif ou au *saloon*, mais on ne pouvait pas quitter la ville. Erreur du dessinateur ou tentative délibérée de rendre fous les petits lecteurs, elle ne le saurait jamais. Peu lui importait. Son plaisir, c'était de passer d'une traverse écarlate à l'autre en suivant sans fin les tortillons des rails, d'un doigt sur l'autre, index, médus, comme si elle y marchait.

Pour l'instant, elle regarde la maison ordinaire, sur la page de l'album, où Maman et Papa vivent avec elle pour toujours. Elle, on ne la voit pas, elle est grimpée dans l'arbre vert.

L'album s'est perdu dans un des déménagements. Les cubes ont disparu depuis plus longtemps encore. La maison où mes parents ont fini de vieillir a été vendue, avec l'arbre qu'ils avaient planté et qui leur aura survécu.

Il y a deux façons de meubler l'espace où vit notre corps : par le plein et par le vide. Mystique secrète, j'aspire trop au dépouillement pour être collectionneuse. Et tous les objets du monde me font signe dès que je le leur permets, puisque je me suis faite conteuse.

Mais il n'existe qu'une seule façon d'occuper l'espace de la mémoire réelle ou inventée où j'écris aujourd'hui : par l'absence.

ÉLISABETH VONARBURG

Les signes ne sont pas au-delà de tout soupçon

NOUS SOMMES prisonniers des signes. Trop nombreux, trop envahissants, nous n'arrivons plus à les classer, à les interpréter. Ils se parlent entre eux, se font des clins d'œil, s'amusent de nos analyses. S'ils se sentent piégés par notre regard, ils volent à contre-courant, nous contournent et donnent la contre-offensive en se multipliant à l'extrême.

Nous avons beau tenter de les mettre en boîte, les signes se faufilent toujours. Ils glissent entre nos doigts, échappent à notre désir, déjouent notre pensée. Si nous les retenons, ils transforment notre conscience. Si nous les rejetons, ils envahissent celle des autres. Les signes nous parlent et échangent entre eux à travers notre propre discours. Ils sont partie de notre langage ; ils sont la matière de notre pensée.

Les signes sont les nouveaux maîtres du monde. Ils sont l'étendard de la normalisation de la conscience. À l'échelle de la planète, ils se font une lutte sans merci. Aucun empire ne saurait conquérir le monde sans le soumettre à l'emprise de ses propres signes ; sans s'approprier, exclure, éliminer ceux qui pourraient leur résister. Ce que nous appelons mondialisation de l'économie et de la culture est d'autant plus menaçant qu'il y a uniformisation des signes, voire asservissement de l'imagination à leur efficacité.

avait eue de m'aborder dans le parc. Ou, pire, qu'elle tente de m'empêcher de sortir de chez elle. Je flairais un piège prêt à se refermer sur nous. Au lieu de quoi, doucement, l'inconnue du parc se leva et m'invita à prendre congé. Elle souriait en m'indiquant la sortie, j'insiste, elle laissait les muscles de ses joues se tendre jusqu'à toucher l'éclair tout juste apparu sur sa prunelle.

À peine avais-je franchi la porte, j'entendis derrière moi une voix moins métallique, presque mélodieuse, la voix nouvelle de Violaine, conclure :

— Merci de votre visite, Catherine. Quand nous reverrons- nous ?

MICHELINE LA FRANCE

